



HAL
open science

Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ?

Benoît Melançon

► **To cite this version:**

| Benoît Melançon. Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ?. 2002. sic_00000269

HAL Id: sic_00000269

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000269

Submitted on 1 Dec 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

«SOMMES-NOUS LES PREMIERS LECTEURS DE L'ENCYCLOPEDIE ?»

Benoît Melançon
Département d'études françaises
Université de Montréal
benoit.melancon@umontreal.ca

RESUME

Les historiens du livre ne cessent de le rappeler : les témoignages directs d'expériences de lecture sous l'Ancien Régime sont rares (Chartier, 1990). C'est encore plus vrai des lectures de dictionnaires et d'encyclopédies à l'âge classique : comment les lecteurs du XVIII^e siècle, pour ne prendre qu'un exemple, lisaient-ils l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert ? À part les travaux de Jacques Proust et de Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, presque tout reste à faire en ce domaine. Au moment où l'*Encyclopédie* est disponible sur divers supports numériques — base de données sur le Web, cédérom, dévédérom — et où ces supports deviennent l'objet de travaux critiques — *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril 2002; Morrissey et Roger, 2001; Stewart, 2002 —, il y a peut-être lieu de réfléchir sur de nouvelles bases à des questions sans cesse évoquées par la critique. Trois exemples : le travail sur une édition numérique change-t-il quoi que ce soit à la réflexion sur le prétendu «système» des renvois de l'*Encyclopédie* ? que penser du rapport entre articles et planches maintenant que leur consultation croisée est facilitée ? que faire des «rubriques» qui apparaissent à la suite de l'intitulé des articles ? À partir de ces trois exemples, il s'agira de se demander si nous ne sommes pas, grâce au numérique, les premiers lecteurs de l'*Encyclopédie*.

VERSION DU 1ER DECEMBRE 2002

1. Introduction

Ma réflexion sera essentiellement de nature historique : je voudrais partir des ressources aujourd'hui offertes par la publication numérique de l'*Encyclopédie* — sur cédéroms/dévidéroms et dans Internet — pour essayer de faire retour sur ce que pouvait être la lecture de ce *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* au XVIII^e siècle (voir <<http://www.MAPAGEWEB.UMontreal.CA/melancon/titre.enc.JPG>>).

Le cadre de cette réflexion est celui tracé notamment par Roger Chartier dans ses travaux sur l'histoire de la lecture à l'âge classique.

Il a insisté à plusieurs reprises sur le manque de traces de cette lecture, sur l'absence de textes de première main qui permettraient de mieux saisir la nature de cette activité avant la modernité (Chartier, 1990).

Cette absence généralisée s'applique aussi aux lectures du dictionnaire publié sous la double signature de Diderot et D'Alembert. C'est en effet une des dimensions les moins connues de l'activité encyclopédique. Comment lisait-on cet ensemble de 28 tomes, 17 de textes et 11 de planches, dont la parution s'est étendue sur 21 ans, de 1751 à 1772 ? Les recherches sur cette question sont peu nombreuses.

Jacques Proust (19???) a naguère retrouvé un exemplaire manuscrit de *l'Encyclopédie* : son lecteur s'était donné comme tâche de recopier l'ensemble de sa propre main. Interrompu après un seul tome, ce projet, démesuré à nos yeux, rappelle que la copie a longtemps été un des modes de la lecture, et qu'elle entretient des liens avec une conception particulière de la mémoire (on copie pour mieux se souvenir).

Plus récemment, Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler (1997; 2000) ont étudié les annotations d'un lecteur anonyme de *l'Encyclopédie*. Il ne s'agissait pas pour celui-ci de se faire sa propre encyclopédie en la recopiant, mais de la transformer en édition longuement et précisément commentée.

Enfin, Clorinda Donato (2002) a suivi la lecture croisée, par Charles Bonnet, de *l'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert et de *l'Encyclopédie* d'Yverdon.

Malgré cette absence relative de recherches, absence dépendant de celle des sources à partir desquelles travailler, il semble exister dans le discours sur *l'Encyclopédie* un certain nombre de présupposés sur la façon qu'on avait de la lire au Siècle des lumières. J'en indique quatre.

1. Personne, ou presque personne, n'aurait lu *l'Encyclopédie* au complet (Stewart, 2002 : ???). Ce lieu commun ne connaîtrait qu'une exception largement admise, celle du pasteur Mouchon, auteur en 1780 d'une *Table analytique et raisonnée* du *Dictionnaire raisonné*. Comme le disait en 1798 un de ses biographes, Picot : « M. Mouchon, le seul indubitablement des lecteurs de *l'Encyclopédie* qui l'ait parcourue en entier » (Crépel, 2002 : 201).

2. La relation «dominante» du lecteur avec *l'Encyclopédie* au XVIII^e siècle aurait été la recherche d'informations (Roger, 2001 : 12), suivie par l'adhésion idéologique, puis par la «possession ostentatoire» (11). On désigne parfois ce lecteur comme un «practical reader» (Stewart, 2002 : ???).

Diderot donne l'exemple d'un homme tourmenté par des crampes et cherchant ce mot dans *l'Encyclopédie* (article «Encyclopédie»). Philippe Roger rapporte une anecdote mettant en scène Mme de Pompadour consultant le dictionnaire «pour trancher la question de la composition chimique d'un cosmétique» (2001 : 9).

On peut supposer que cette lecture de consultation pratique n'a plus cours (Proust, 1993 : 121).

3. *L'Encyclopédie* aurait été une œuvre «subversive» — quoi que soit la subversion dans le domaine des lettres — ou «crypto-subversive» (Laurendeau, 2002 : 150), l'instrument d'un combat, celui des lumières contre les ténèbres, de la raison pour la vérité. Les manuels d'histoire de la littérature et les anthologies aiment bien, à cet égard, chanter les mérites des renvois encyclopédiques. Un exemple entre mille : «*L'Encyclopédie* a été une "machine de guerre" s'attaquant aux préjugés et se servant d'un système de renvois d'un article à un autre» (Leggewie, 1990 : 362). Plus sobriement, Elisabeth Bourguinat défend une position similaire : «La lecture de *L'Encyclopédie* se présente [...] comme un parcours initiatique, dans lequel la vérité est mêlée à l'illusion, la bonne foi à l'ironie, le sérieux à la plaisanterie; le lecteur, déjouant les pièges de l'évidence en passant d'un article à l'autre grâce au système des renvois, apprend à faire de même dans le monde réel dont *L'Encyclopédie* se veut le miroir» (1998 : 177). Cela suppose un «lecteur curieux car prévenu de l'importance des renvois» (176).

4. Les renvois étaient une façon de répondre au désordre imposé à la matière encyclopédique par l'ordre alphabétique. Pour ses créateurs eux-mêmes, *L'Encyclopédie* souffrait de dispersion et il importait de contrer cette dispersion de toutes sortes de façons. Diderot, D'Alembert et leurs collaborateurs utilisèrent donc les renvois à cette fin, de la même façon qu'ils voulurent rapporter les articles à un arbre des connaissances inspiré de celui de Francis Bacon et qu'ils conçurent un frontispice allégorique supposant une forte organicité des domaines de la connaissance (voir <<http://www.MAPAGEWEB.UMontreal.CA/melancon/arbre.enc.JPG>> et <<http://www.MAPAGEWEB.UMontreal.CA/melancon/frontispice.JPG>>). D'autres viendront après eux, qui auront le même souci : Mouchon et sa *Table*, qui devait permettre de repérer dans la masse des articles ce qui concernait un sujet, mais apparaissait sous un intitulé différent de lui; Pancoucke et son *Encyclopédie méthodique*, qui préférait l'ordre thématique à l'ordre alphabétique. Pour les chercheurs d'aujourd'hui, c'est une question récurrente.

La saisie informatique de *L'Encyclopédie* et les possibilités de traitement de l'information qu'elle ouvre obligent à réfléchir à ce type de présupposés, voire de répondre à la question «Sommes-nous les premiers lecteurs de *L'Encyclopédie* ?».

Le corpus numérique

L'Encyclopédie, textes et illustrations, existe aujourd'hui sur deux supports.

Dans le Web, soit dans le site de l'American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL) de Chicago (<<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/>>), soit dans le site du laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF) de Nancy (<<http://encyclopedie.inalf.fr/>>). Il s'agit de textes et d'outils de traitement en partie différents (Tucsnak, 2002).

En format cédérom (pour Macintosh et Windows) ou dévédérom (pour Windows), chez l'éditeur Redon (<www.dictionnaires-france.com>).

Un troisième type de support informatique est annoncé, soit un cédérom réalisé par Honoré Champion éditeur à partir du corpus de l'ARTFL/ATILF.

J'évoquerai surtout le site Web de l'ARTFL dans le cadre de cette communication.

Les mérites, respectifs ou comparés de ces supports ont déjà fait l'objet de nombreux commentaires.

Un numéro de la revue *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* a été consacré à «L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques : vices et vertus du virtuel» (2002). Y sont abordés les deux types de support actuellement disponibles.

Un ouvrage collectif, celui de Morrissey et Roger (2001), porte sur la version Web du *Dictionnaire*.

Les articles se multiplient sur cette question. Je pense, entre autres contributions utiles, à celles de Robert Morrissey, John Iverson et Mark Olsen (1998), de Pierre Chartier (2001) et de Philip Stewart (2002).

Je n'ai pas l'intention de reprendre l'ensemble de ces travaux, mais j'y renverrai à l'occasion, quand ils me seront utiles pour proposer des éléments de réponse à la question que je pose aujourd'hui.

C'est principalement la question des renvois, plus longuement, et des rubriques encyclopédiques, plus brièvement, qui m'occuperont; faute de temps, je ne pourrai aborder la troisième chose que j'avais annoncée, les rapports entre textes et illustrations. Je souhaite ici explorer plus avant des remarques allusives formulées il y a quelques années (Melançon, 2000), cela dans une perspective que j'ai essayé d'explicitier depuis (Melançon, 2002), perspective que je résumerais ainsi : l'informatique doit aider l'historien de la littérature autant à regarder derrière que devant.

Les renvois

C'est un des mythes les plus souvent repris quand il est question aujourd'hui de l'Encyclopédie : les renvois feraient *système* et ils auraient une double finalité, de liaison des savoirs et de critique de l'orthodoxie, surtout religieuse. Il y a certes de cela dans le fonctionnement des renvois, mais pareilles affirmations ne devraient pas aller de soi. Je voudrais les soumettre à la question, en ne perdant jamais de vue qu'un mythe n'est pas un mensonge, mais une vérité infiniment malléable.

Le premier créateur de ce mythe est Diderot lui-même, dans l'important article «Encyclopédie» du cinquième tome du *Dictionnaire*. Il y distingue quatre types de renvois : les renvois de choses (confirmation ou réfutation d'un article par un autre), les renvois de mots (définition), les renvois «de l'homme de génie», ceux qui «conduiraient ou à de nouvelles vérités spéculatives, ou à la perfection des arts connus, ou à l'invention de nouveaux arts, ou à la restitution d'anciens arts perdus», et finalement les renvois «satiriques ou épigrammatiques». C'est au sein de cette

dernière catégorie que l'on trouve les renvois dits désormais subversifs, et Diderot y donne en exemple l'article «Capuchon».

D'autres textes de *l'Encyclopédie* ou liés à elle souligneront la nécessité de la discrétion en certaines matières, par exemple l'article «Dissimulation» ou la lettre de D'Alembert à Voltaire du ???, où il parle des «articles moins au jour», désignant par là les textes critiques plus ou moins cachés (McGinnis, 2002).

Les contemporains relèveront cet exemple. Une gravure d'époque est d'ailleurs intéressante à cet égard

(voir <<http://www.MAPAGEWEB.UMontreal.CA/melancon/franciscains.JPG>>). On y voit un homme, plume à la main, poursuivi par la main d'un religieux armé d'une cordelière. À ses pieds, deux ouvrages, sur les pages desquels on peut lire, à gauche, «Capuchon» et, à droite, «Aristotélisme». Or ces deux articles ont bel et bien été condamnés par les censeurs de *l'Encyclopédie*. Pourquoi ? Parce que l'article «Cordeliers», bien orthodoxe, renvoyait à «Capuchon», d'apparence anodin, mais critique. Le graveur, insistant sur les dangers des renvois, rejoint un large groupe d'adversaires de *l'Encyclopédie* : le jésuite Berthier, le parlementaire Omer de Joly de Fleury, l'auteur des *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, Abraham Chaumeix, le frère de Diderot, l'abbé Didier-Pierre — «Je me garderai bien de lire l'Encyclopédie, je n'y trouverais qu'un ramas d'opinions hétérodoxes, de sentiments bizarres, de propositions hardies, d'articles diffus et obscurs, de renvois affectés et artificieux, un assemblage de toutes les idées les plus singulières des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais paru au monde en un mot une Tour de Babel ou les auteurs ne s'entendent pas eux-mêmes» (Perol et Chouillet, 1990 : 25) —, plus tard Augustin de Barruel, qui, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* (Londres, 1797-1798, 4 vol.), s'en prend entre autres au personnage du «sophiste renvoyeur» (Albertan-Coppola, 1990 : 44). Si un des coéditeurs de *l'Encyclopédie* en expose l'existence et si les contemporains en perçoivent la réalité, pourquoi faudrait-il aujourd'hui remettre en cause le fonctionnement des renvois ?

La gravure comporte deux citations latines : «Est etiam vobis Francisci a fune cavendum»/«Il vous faut aussi prendre garde à (vous défier de) la corde du franciscain»; «Dextra latet, pungit que stylo, dum læva flagellat»/«Il se cache de la droite, et pique du style (de la plume, du poinçon), dans le même temps qu'il fouette de la gauche».

Il y a au moins trois réponses à cette question. Il faudrait d'abord tenir compte, dans l'évaluation des renvois dans *l'Encyclopédie*, de la réalité matérielle, concrète, de cette série d'ouvrages, ce que l'on fait généralement peu, sinon pas du tout. La publication s'étant échelonnée sur plus de vingt ans, ne devrait-on pas distinguer entre les lecteurs de 1751 à 1772, dont l'attente peut être trahie par la non-parution d'un tome auquel un tome déjà paru renvoie, et ceux d'après 1772, pour lesquels l'entreprise est close et tous les tomes disponibles ? *L'Encyclopédie* ayant paru, dans un premier temps, sous la forme d'in-folio lourds et plus ou moins maniables, cela ne limitait-il pas les déplacements des lecteurs ? L'absence de régularité dans la façon de formuler les renvois ne risquait-elle pas de décourager leurs utilisateurs ? S'il était possible de rendre difficile le travail de la censure par les renvois, ne courait-on pas aussi le risque de rendre difficile le travail de tout lecteur ? Il faudrait ensuite s'interroger sur le geste de dévoilement, par Diderot, d'une stratégie de contournement de la censure, alors même que le projet n'est pas arrivé à son terme. Comment croire à la subversion

supposément présente dans les renvois, subversion née de son caractère clandestin, si celui-ci est révélé au grand jour ? Il faudrait, enfin, se pencher sur une question fondamentale : n'a-t-on pas postulé trop rapidement l'existence d'un *système* des renvois ? Pour le dire autrement : il se peut que quelques renvois contestent l'ordre établi, mais cela ne suffit pas pour parler d'un système des renvois. C'était le sens des très féconds articles de Hans-Wolfgang Schneiders sur «Le prétendu système des renvois dans l'*Encyclopédie*», article paru en 1985, et de celui de Bernard Ludwig, «L'utilisation des renvois dans la lecture de l'*Encyclopédie*», qui date de 1987, peu utilisés et peu commentés par la critique (il sont par exemple totalement absents du numéro des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* évoqué ci-dessus, alors qu'ils en annoncent nombre de conclusions). Voilà la chose fondamentale.

Par boutade, Paul Laurendeau fait remarquer que la censure du XVIII^e siècle aurait été ravie de bénéficier d'une version numérique, interrogeable plein texte (Laurendeau, 2002 : 149). Elle aurait pu suivre facilement les renvois.

C'est ici que l'informatique peut nourrir le débat. À partir de la version Web de l'*Encyclopédie*, Gilles Blanchard et Mark Olsen (2002) viennent précisément de se poser la question des renvois. Le titre de leur article, «Le système de renvois dans l'*Encyclopédie* : une cartographie des structures de connaissances au XVIII^e siècle», peut être interprété comme une critique des textes de Schneiders et de Ludwig, n'était du fait que ceux-ci ne sont jamais cités par eux. Quelle position défendent-ils ? Je cite longuement :

Notre travail avait pour objet de mettre en évidence les itinéraires privilégiés du lecteur dans l'*Encyclopédie*, et le détail de chaque sous-région apparaissant sur cette carte mériterait une discussion plus approfondie. Toutefois, nous voudrions souligner au terme de ce travail comme la structure générale des renvois mise en lumière par notre analyse s'avère, dans l'ensemble, extrêmement cohérente. Dans la mesure où l'*Encyclopédie* peut être considérée comme l'"ancêtre de l'hypertexte", la réflexion de Diderot et D'Alembert sur l'utilisation de plusieurs structures d'organisation en interaction pourrait en ce sens servir d'exemple à la conception moderne d'hypertextes. Dans l'*Encyclopédie*, les renvois ne sont nullement placés au hasard comme des références ponctuelles, mais s'inscrivent dans un plan d'ensemble conçu comme tel par les auteurs (62).

On ne saurait être plus affirmatif : il y a un système des renvois; il a été conçu et mené à terme par les auteurs; cela suppose un «lecteur» dont il s'agirait de marquer les «itinéraires privilégiés». Comment concilier ces conclusions avec celles de Schneiders et de Ludwig ?

Par eucuménisme, on pourrait expliquer les différences de lecture en opposant les corpus choisis par chacun, corpus menant à des conclusions différentes : Schneiders a travaillé à partir de l'article «Encyclopédie» et d'une recherche aléatoire; Ludwig s'est concentré sur les articles de morale et sur la question de la folie; Blanchard et Olsen ont été sensibles à la catégorie *grammaire*. Par hérésie, on soulignerait plutôt que Blanchard et Olsen font l'économie d'une critique du travail de leurs prédécesseurs, assez peu compatible avec l'attitude des encyclopédistes qu'ils étudient. On pourrait

encore, ni eucuménique ni hérétique, signaler que c'est le statut conféré à la lecture et au lecteur qui opposent les critiques nourris de numérique à ceux des années 80. Là où Schneiders et Ludwig multiplient les exemples d'incohérences dans les renvois, ce qui suppose une pratique de lecture particulière, Blanchard et Olsen ne tiennent pas compte de cette pratique. En fait, pour eux, la recherche statistique assistée par ordinateur se substitue au lecteur : «Le travail que nous présentons ici est parti, précisément, de cette constatation : en tant que lecteur, on ne peut pas appréhender l'organisation générale des renvois» (47). Il n'est pas ici question d'invalidier une approche par l'autre, mais de montrer un point aveugle de la lecture numérique et d'inviter les uns et les autres à un dialogue nourri d'une connaissance et d'une reconnaissance mutuelles. (Où l'on voit l'eucuménisme refaire surface.)

Il faudrait aussi penser aux problèmes posés par les erreurs de numérisation des renvois. Pierre Chartier (2001 : 9) en donne plusieurs exemples.

Les rubriques

Le plus souvent, les renvois se trouvent en fin d'article. En tête d'article se donne à lire une autre façon de donner cohérence à un ensemble qui n'en a pas suffisamment : ce que l'on appellera, à défaut de terme plus juste ou plus communément admis, la *rubrique* (on voit aussi *désignant*, *domaine* ou *catégorie de connaissance*). (Dans le «Discours préliminaire», D'Alembert parlait du «nom de la science dont cet article fait partie» [1986 : 121].) Il s'agit d'un mot ou de plusieurs, à la suite de l'intitulé de l'article, dont l'objectif est de rattacher cet article aux autres branches de la connaissance. É la fin de l'article «Cordeliers», on lit le renvoi «Voyez *Capuchon*.»; au début, après le mot «Cordeliers», entre parenthèses, la rubrique est «*Hist. ecclésiast.*». Le renvoi mène à un autre article; la rubrique, à l'arbre des connaissances que les Encyclopédistes ont adapté de celui du chevalier Bacon et qui est imprimé dans le premier tome de l'*Encyclopédie*. Tandis que les renvois sont devenus un des lieux communs de la critique et de l'histoire de la littérature, les rubriques, elles, sont presque toujours restées dans l'ombre, sauf exceptions (Leca-Tsiomis, 1999).

En ce domaine, on devrait attendre beaucoup du numérique et de l'automatisation des requêtes qu'il favorise. Il serait utile, en effet, de pouvoir profiter d'expériences comme celles menées, à des époques différentes, par Schneiders et Ludwig, d'une part, et par Blanchard et Olsen, d'autre part. Les questions à envisager seraient en partie les mêmes que pour les renvois, au premier chef celle de leur régularité : peut-on parler d'un système des rubriques ? La cohérence l'emporte-t-elle sur les incohérences ? La version numérique de Chicago permet une recherche de ce type à partir d'une entrée «Classification».

On peut lire quelques résultats des premières études sur ce guide de lecture épistémologique menées grâce à l'outil numérique dans le numéro des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* précédemment évoqué. Christine Théré et Jean-Marc Rohrbasser ont par exemple corrélé, sur le mot *population*, une interrogation plein texte et une autre sur les rubriques, pour montrer la coïncidence des résultats (2002 : 115-116). En matière d'Économie/Économie (politique), Marie-France Piguet a relevé ce qui distingue les rubriques de l'arbre encyclopédique de celles apparaissant à la suite des intitulés d'articles, puis elle s'est livrée au même type d'enquête que Théré et Rohrbasser (2002 : 124-130). S'agissant des articles portant sur la musique, Alain Cernuschi a rappelé les trois «difficultés que soulèvent les désignants» — qui sont

d'ailleurs aussi celles des renvois : «L'hétérogénéité de leur forme typographique; la diversité de leur formulation; leur absence fréquente» (2002 : 165). Si ces difficultés compliquent la vie des chercheurs profitant d'une version numérique du texte, ce que l'on comprend aisément, on imagine ce que cela dut être pour les contemporains de Diderot et D'Alembert ! Les conditions de la recherche d'aujourd'hui éclairent celles d'hier.

Les versions numériques disponibles pour l'instant posent cependant un problème de taille à qui veut travailler sur les rubriques de l'*Encyclopédie* et leur rapport à l'arbre des connaissances : aucune ne reproduit pour l'instant cet arbre. La consultation d'un exemplaire papier reste donc indispensable.

Conclusion

La question qui me sert de titre, je suis peut-être le premier à la formuler ainsi, mais sûrement pas le premier à l'envisager. Cinq exemples, tirés du numéro 31-32 des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, le montreront.

«Il est clair que la familiarité avec ces nouveaux instruments permet de poser aux œuvres des questions inédites, suggère et rend possibles des analyses auxquelles personne n'avait jamais songé auparavant. C'est à travers ces pratiques que s'élaborent peu à peu des nouveaux modes de lecture, de nouvelles compétences et de nouvelles perceptions» (Heiden et Lafon, 2002 : 101).

«Le regroupement [des] informations diverses que l'ouvrage informatisé autorise maintenant est de nature à mettre en lumière des décalages jusque-là peu visibles entre ce qui est énoncé dans l'article et ce qu'il en est réellement du mot ou du domaine dans l'ensemble de l'ouvrage» (Piguet, 2002 : 123).

«Mais, élargie à l'ensemble des domaines traités dans l'*Encyclopédie*, la comparaison des "profils encyclopédiques" apporterait aussi, je crois, une connaissance profondément renouvelée de l'œuvre» (Cernuschi, 2002 : 164).

«C'est en pratique la première fois que l'*Encyclopédie* peut et doit être considérée ainsi comme un seul texte, et ce doit être légitime : parle-t-elle, écrit-elle une manière de *koynè*, peut-elle être l'objet de la constitution d'une sorte de "grammaire du texte" d'un ordre nouveau ?» (Benrekassa, 2002 : 262)

«[A]ujourd'hui nous commençons à lire l'*Encyclopédie*...» (Pierre Chartier, dans «Table ronde», 2002 : 314).

[Autres exemples, ailleurs : Morrissey, Iverson et Olsen, 1998 : 164; Chartier, 2001 : 7; Stewart, 2001 : 190 et 197; Stewart, 2002 : ???]

Qu'il s'agisse d'«analyses auxquelles personne n'avait jamais songé auparavant», de «décalages jusque-là peu visibles», de «connaissance profondément renouvelée» ou de la prise en considération pour la première fois de l'*Encyclopédie* «comme un seul texte», voilà bien posés les termes d'une lecture radicalement neuve : «nous commençons à lire l'*Encyclopédie*...»

Sur le plan où se situent les auteurs que je viens de citer, il est indéniable qu'une nouvelle lecture de *l'Encyclopédie*, une première lecture, est dorénavant possible. Les outils permettant cette lecture existent, bien qu'ils soient encore fort imparfaits, comme l'ont clairement exposé Pierre Chartier (2001; 2002) et Yannick Sétit (2002). Les versions impérativement perfectibles des supports numériques actuels seront néanmoins bientôt remplacées par d'autres, et le travail des chercheurs d'autant facilité, jusqu'à se rapprocher de l'exhaustivité de la recherche, ce fantasme à la vie dure. Les histoires d'horreur de tout un chacun sur la piètre qualité de la saisie des textes — Serge Heiden et Pierre Lafon avancent le chiffre de 17 coquilles par page dans le site de l'ARTFL (2002 : 99) — et les problèmes d'interprétation que cela pose auront de moins en moins d'importance au fil du temps. Nous ne sommes peut-être pas les premiers lecteurs de *l'Encyclopédie*, mais nous pourrions le devenir.

Si l'on se place sur des plans différents, les choses sont moins nettes, voire plus contestables.

Sur le plan de l'évolution de l'étude de *l'Encyclopédie*, d'abord. Pierre Chartier (2001; 2002) et Marie Leca-Tsiomis (2002) le déplorent en termes fermes, et à juste titre : tant les concepteurs de la version Web que ceux des versions cédérom/dévidérom ont malheureusement fait *comme s'ils étaient les premiers lecteurs de l'Encyclopédie*. En ne tenant pas compte des acquis de la recherche antérieure — notamment en matière d'attribution des articles —, les uns et les autres ont rendu disponibles des textes sans fournir dans le même temps les outils, pourtant disponibles, qui en auraient guidé la lecture. Chartier et Leca-Tsiomis donnent, entre autres exemples, l'absence d'utilisation de l'inventaire devenu classique de Richard N. Schwab (1971-1984). Nous ne sommes pas les premiers lecteurs de *l'Encyclopédie*; nous avons été précédés, nous le sommes toujours et nous devrions toujours l'être, par des lecteurs savants; les supports numériques font comme si ce n'était pas le cas.

Sur la plan de l'histoire de la lecture, enfin. Quand D'Alembert écrit à Voltaire : «Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit» (McGinnis, 2002), il oppose la lecture par les contemporains de celle de la postérité et, ce faisant, il désigne celle-ci comme véritable premier lecteur. Les contemporains auraient saisi ce qui était «dit», ceux venus après, ce qui était «pensé». Pareille opposition, évidemment séduisante, n'a pour elle que d'être une opposition séduisante. Pour donner consistance à la remarque de D'Alembert, encore faudrait-il savoir ce que ses contemporains faisaient concrètement quand ils lisaient *l'Encyclopédie*.

Appliquée à la question des renvois — celle des rubriques n'a pas encore été suffisamment étudiée —, cette réflexion mène à une double critique des travaux de Blanchard et Olsen. D'une part, leur démonstration du caractère systématique du fonctionnement des renvois dans *l'Encyclopédie* pêche par manque d'inscription historique. S'il y a bel et bien système des renvois, sous la responsabilité de qui était-il placé ? Pour le dire autrement : sur quelles preuves historiques appuyer pareille affirmation ? Autre question : qu'ont fait les contemporains — qu'ont pu faire les contemporains — devant ce système ? Comment l'ont-ils lu ? D'autre part, leur texte ne prend pas en compte les travaux antérieurs sur le problème des renvois, alors que certains de ces textes adoptent précisément la position historique qui leur fait défaut : Schneiders analyse de façon serrée le discours sur les renvois de celui qu'on considère être souvent leur maître d'œuvre, Diderot; Ludwig se demande méthodiquement comment un lecteur du XVIII^e siècle pouvait s'y retrouver dans ce labyrinthe qu'est

l'Encyclopédie. Les usagers du numérique semblent oublier que le virtuel a dès longtemps été précédé par des lecteurs en chair et en os. Interroger *l'Encyclopédie* sur support numérique ne devrait jamais se faire en les perdant de vue. Au contraire, il faudrait réfléchir à leur pratique à partir des questions nouvelles que pose le numérique. Nous ne sommes pas les premiers lecteurs de *l'Encyclopédie*, mais nous pouvons poser des questions neuves à ceux qui nous ont précédés. En refermant le numéro 31-32 des *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, on ne peut qu'être frappé par l'absence presque totale de ces lecteurs.

Bibliographie

Albertan-Coppola, Sylviane. 1990. «La faute à Diderot ?», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 8, avril, p. 29-52.

Benrekassa, Georges. 2002. «Fiscalité et ordre social, de *l'Esprit des lois* à *l'Encyclopédie* : bénéfiques des médiations informatiques», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 251-265.

Blanchard, Gilles et Mark Olsen. 2002. «Le système de renvois dans *l'Encyclopédie* : une cartographie des structures de connaissances au XVIII^e siècle», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 45-70. III.

Bourguinat, Elisabeth. 1998. *Le Siècle du persiflage. 1734-1789*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Perspectives littéraires», 228 p.

Cernuschi, Alain. 2002. «La question d'un découpage par matières : l'exemple du corpus musicographique de *l'Encyclopédie*», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 161-167.

Chartier, Pierre. 2001. «Présentation», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 30, avril, p. 5-16.

Chartier, Pierre. 2002. «Présentation», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 7-11.

Chartier, Roger. 1990. «Loisir et sociabilité : lire à haute voix dans l'Europe moderne», *Littératures classiques*, 12, janvier, p. 127-147.

Crépel, Pierre. 2002. «Peut-on enfin brûler le pasteur Mouchon ?», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 201-232. III.

D'Alembert. 1986. «Discours préliminaire», dans *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)*, chronologie, introduction et bibliographie par Alain Pons, Paris, Flammarion, coll. «GF», 426 et 448, 2 vol., vol. 1, p. 73-184.

Diderot. «Encyclopédie».

Donato, Clorinda. 2002. «Sur les traces de Charles Bonnet : une comparaison électronique de ses *Notices raisonnées* de l'*Encyclopédie* et de l'*Encyclopédie* d'Yverdon», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 233-250. III.

Haechler, Jean et Françoise Jouffroy-Gauja. 2000. «L'article Certitude de l'*Encyclopédie* commenté par un souscripteur anonyme», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 29, octobre, p. 129-148. III.

Heiden, Serge et Pierre Lafon. 2002. «Lectures assistées de l'*Encyclopédie* électronique : Philologic et Weblex», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 91-102. III.

Jouffroy-Gauja, Françoise et Jean Haechler. 1997. «Une lecture de l'*Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme», *Revue française d'histoire du livre*, 96-97, p. 329-376.

Laurendeau, Paul. 2002. «Accès électronique à l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert : investigation méthodique d'un maquis intellectuel», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 149-160.

Leca-Tsiomis, Marie. 1999. *Écrire l'Encyclopédie. Diderot : de l'usage des dictionnaires à la grammaire philosophique*, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 375, xii/528 p.

Leca-Tsiomis, Marie. 2002. «Numérisations et exactitude du texte encyclopédique : quelques propositions pour l'avenir», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 293-302.

Leggewie, Robert. 1990. *Anthologie de la littérature française. Tome I. Des origines à la fin du dix-huitième siècle*, New York et Oxford, Oxford University Press, 3^e édition révisée et augmentée, xi/418 p.

Ludwig, Bernard. 1987. «L'utilisation des renvois dans la lecture de l'*Encyclopédie*», dans *l'Encyclopédie et ses lectures. Actes du colloque. 13-14 décembre 1985*, Caen, Éditions de l'École normale du Calvados, p. 35-54.

Melançon, Benoît. 2000. «Lumières et Internet», *Études françaises*, 36, 2, p. 87-98. Disponible dans Internet : <<http://www.erudit.org/erudit/etudfr/v36n02/melancon/melancon.pdf>>.

Melançon, Benoît. 2002. «Histoires de lire : demain, aujourd'hui, hier», dans *les Futurs possibles du livre*, Actes numériques du colloque des 15 et 16 novembre 2001, Montréal, Grande bibliothèque du Québec, 16 p. URL : <<http://www.bnquebec.ca/fr/biblio/bib%5Facte.htm>>. À paraître dans Christian Vandendorpe et Denis Bachand (édit.), *Hypertextes. Espaces virtuels de lecture et d'écriture*, Québec et Paris, Presses de l'Université Laval et l'Harmattan, 2003.

McGinnis, Reginald. 2002. «Mystification et Lumières : les renvois de l'*Encyclopédie*», communication inédite, «XXII^e Congrès de la Société canadienne d'étude du dix-huitième siècle», Québec, 26 octobre.

Morrissey, Robert, John Iverson et Mark Olsen. 1998. «L'Encyclopédie de Diderot sur Internet», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 25, octobre, p. 163-168.

Morrissey, Robert et Philippe Roger (édit.). 2001. *L'Encyclopédie du réseau au livre et du livre au réseau*, Paris, Honoré Champion éditeur, coll. «Colloques, congrès et conférences sur le dix-huitième siècle», 4, 141 p.

Perol, Lucette avec la collaboration d'Anne-Marie Chouillet. 1990. «L'abbé Diderot et le philosophe», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 9, octobre, p. 11-40.

Piguet, Marie-France. 2002. «*Économie / Économie (politique)* dans le texte informatisé de l'Encyclopédie», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 123-137. III.

Proust, Jacques. 19???.

Proust, Jacques. 1993. «La place de l'Encyclopédie dans la pensée européenne», *Annales Benjamin Constant*, 14, p. 111-123.

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie, 31-32, avril 2002 : «L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques : vices et vertus du virtuel».

Roger, Philippe. 2001. «Avant-propos. D'un réseau l'autre», dans Robert Morrissey et Philippe Roger (édit.), *L'Encyclopédie du réseau au livre et du livre au réseau*, Paris, Honoré Champion éditeur, coll. «Colloques, congrès et conférences sur le dix-huitième siècle», 4, p. 7-16.

Schneiders, Hans-Wolfgang. 1985. «Le prétendu système des renvois dans l'Encyclopédie», dans Peter-Eckhard Knabe et Edgar Mass (édit.), *L'Encyclopédie et Diderot*, Cologne, Verlag Köln, DME, coll. «Kölner Schriften zur Romanischen Kultur 2/Textes et documents», p. 247-260.

Schwab, Richard N. et al. 1971-1984. *Inventory of Diderot's Encyclopédie*, *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 80, 83 (1971), 85, 91, 92, 93 (1972) et 223 (1984).

Séité, Yannick. 2002. «Le texte contre le livre», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 267-282. III.

Stewart, Philip. 2002. «The Encyclopédie On-Line», *SVEC*, 5, p. 173-185.

«Table ronde : bilan et perspectives». 2002. *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 303-314.

Théré, Christine et Jean-Marc Rohrbasser. 2002. «L'emploi du terme "population" dans l'Encyclopédie. Quelques éléments tirés du corpus électronique», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 103-122. III.

Tucsnak, Zina. 2002. «Le site ATILF», *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 31-32, avril, p. 27-30.